

LE GÉO UÏDIRE

16^E ÉDITION, AVRIL 2017

Nos voisins de l'Inde

Les Ladakhis

DOSSIER SPÉCIAL : CONSTRUIRE SON TERRITOIRE

ET AUSSI...

- L'enrochement à l'Isle-aux-Coudres
- Une géographe trop souvent oubliée
- Le pouceux
- Philosophie



Seizième édition, avril 2017

Sommaire

MOT DU COORDONNATEUR	3
DOSSIER SPÉCIAL : CONSTRUIRE SON TERRITOIRE.....	4
Une île fortifiée: impacts sur le littoral	
Les Ladakhis... un brin Québécois?	
GÉOGRAPHIE	8
Ces grandes oubliées : Marie Tharp	
De l'importance de la littérature en géographie	
CULTUREL	18
À la conquête de la faune acadienne	
Déconstruire l'appareil académique	
Les Heures	

nos partenaires:



Mot du coordonnateur

ALEXANDRE THÉBERGE

Bonjour chers lecteurs et chères lectrices

Si le territoire est le terrain de jeu du géographe, il constitue également la ligne directrice de la plupart de ses méditations. Ce souci de l'espace, à la fois précis et élégant, est lié aux textes de cette édition du Géouï-Dire.

Les sujets traitent tantôt de gestion du littoral, de voyage, de philosophie et de littérature, allant même jusqu'aux profondeurs de l'océan. Ainsi, chaque page de ce journal bêche et retourne la terre à sa manière, pour construire un sens propre au territoire. Vous verrez que construire son territoire signifie à la fois l'aménager, le planifier, le parcourir, le vivre et l'imaginer.

J'espère que vous apprécierez cette seizième édition, encore une fois, parsemée d'illustrations qui sauront vous émerveiller.

Bonne lecture !



L'équipe

Coordonnateur

Alexandre Théberge

Infographie

Alexia Désormeaux
Alexandre Théberge

Correction

Étienne Gariépy-Girouard
David L. Tremblay

Trésorerie

Marc-Olivier Crevier

Auteurs et collaborateurs

Francis Bonnier Roy
Dominic Carbonneau
Marc-Olivier Crevier
Étienne Gariépy-Girouard
Charlotte Garneau
David L. Tremblay
Alexandre Théberge
Joëlle Voglimacci

Une île fortifiée: impacts sur le littoral

FRANCIS BONNIER ROY

Les rives de l'Isle-aux-Coudres sont à la fois résilientes et fragiles. Depuis des décennies, elles résistent aux tempêtes, mais elles commencent à s'essouffler. Face aux changements climatiques et à la hausse du niveau marin, les berges sont à risque d'érosion et de submersion marine. Est-ce qu'enrocher l'île en entier est la meilleure des solutions face à ces enjeux ?

À bord du traversier en provenance du quai de Saint-Joseph-de-la-Rive, mon regard est fixé sur les falaises du côté nord de l'île. En accostant, les voitures quittent le navire et ont peine à monter la côte pentue. En arrivant au seul feu de circulation, je mets le cap vers l'Ouest. Tandis que je m'approche de la pointe de l'islet, le soleil commence à descendre à l'horizon. Assis sur les rochers, le regard vers Baie-Saint-Paul puis le Massif de Charlevoix, ce paysage enchanteur s'anime perpétuellement au rythme des marées. Les vagues caressent la plage, orchestrant le déplacement des grains de sable dans un mouvement continu. Non loin de cet endroit, les habitants de l'île allaient cueillir sur les battures le foin salé qui servait de nourriture aux bêtes à cornes il y a deux siècles (Mailloux, 2011. p.33). Ensuite, en empruntant la route vers la rive sud, le littoral dessine une mince bande de terre au pied de l'escarpement Micmac. Entre cette falaise morte et la plage, quelques maisons sont distribuées ici et là. C'est l'endroit idéal pour jouir d'une vue inouïe sur la mer et la rive sud du Saint-Laurent. Des habitations, une route et des enrochements, c'est une utilisation du sol bien différente de ce qu'il y avait il y a un siècle : « ces terres servaient à la culture des patates, en y mettant un engrais de varech que les marées d'automne apportent au rivage en très grande quantité » (Mailloux, 2011. p.33). C'est aussi par cette modification du rapport avec le littoral que les enjeux de sécurité côtière sont apparus.

Depuis quelques années, les préoccupations envers les risques de submersion et d'érosion de la route qui ceinture l'île ont commencé à se faire sentir auprès de la

municipalité et du Ministère des Transports du Québec. Après plusieurs tempêtes ayant causé des dégâts sur le système routier de l'île, des travaux d'enrochement ont été réalisés sur 2,5 km de berges à l'automne 2014 pour protéger la route. Cette solution est la plus utilisée jusqu'à maintenant au Québec pour réduire le recul du littoral. Son efficacité à diminuer les risques côtiers et ses effets sur l'environnement sont rarement quantifiés. C'est pourquoi il est impératif d'en savoir plus à ce sujet afin d'éviter de répéter les mêmes erreurs du passé.

Les interactions entre la mer et le littoral sont complexes. La mise en place d'une structure artificielle peut interférer dans le fonctionnement de cet écosystème. Une plage

naturelle fait partie d'un système côtier, à l'intérieur duquel des sources de sédiments peuvent alimenter la plage. Parfois, celle-ci perd une certaine quantité de son stock lors de tempêtes automnales. Durant l'été, les vagues calmes peuvent venir engraisser la plage grâce à la charge sédimentaire transportée dans la colonne d'eau, provenant du large vers la plage. En somme, c'est le bilan annuel de la plage qui dicte si les comptes sont neutres, positifs ou négatifs. Ainsi, une plage peut finir par disparaître si elle subit trop de retrait sans ajout naturel ou artificiel de sédiments. C'est ce qui pourrait se produire devant les plages avec enrochements de l'Isle-aux-Coudres. En effet, une vague qui atteint de plein fouet l'ouvrage rebondit



La structure de protection de type enrochement, secteur sud de l'île.
Crédit photo : Francis Bonnier Roy



sur celui-ci et met en suspension des grains de plage qui peuvent être transportés vers le large. Les conséquences peuvent être un démaigrissement de la plage, une augmentation de l'érosion à leurs extrémités (effet de bout) et une dégradation des herbiers à spartine. Avec une plage plus étroite et un faible volume, le risque de submersion marine est accru. La plage sert de première défense contre les assauts de la mer. Sur une plage sableuse, les vagues se brisent et l'eau s'infiltré entre les grains de sable, puis elle est retournée à la mer.

Ce n'est pas la seule défense naturelle de l'île. Ceux et celles qui s'aventurent sur ses plages peuvent remarquer, à marée basse, une grande plate-forme rocheuse qui constitue 35% de la superficie totale de l'île. Cette morphologie particulière permet de réduire l'énergie des vagues lors de l'interaction avec la topographie de la zone intertidale. Puisque cette plate-forme fait environ 200 à 300 mètres de largeur, du côté sud, les plages possèdent un allié supplémentaire pour se défendre. Néanmoins, ce n'est pas toujours suffisant. Lorsque les vagues arrivent à atteindre la plage avec une énergie assez forte, le déferlement peut causer de l'érosion sur la partie supérieure, arracher du terrain et parfois même menacer la route. Dans les moments de hauts niveaux d'eau et de forts vents, le déferlement peut venir passer par-dessus les ouvrages de protection ou simplement envahir les terrains sans protection. Cette submersion marine peut causer des

dommages aux propriétés et apporter des débris dangereux pour la sécurité routière.

Mon projet de maîtrise constitue une analyse spatiale et temporelle des effets des ouvrages de protection sur le littoral. Afin de quantifier et d'évaluer ces effets possibles, une approche globale utilisant plusieurs méthodes d'acquisition de données a été préconisée dans un suivi qui aura duré 3 ans. Celle-ci comprend entre autres une évolution rétrospective du littoral par photographies aériennes, des levées LiDAR à l'échelle saisonnière, des mesures de niveaux d'eau et des vagues et des images acquises à l'aide de caméras. Ainsi, plusieurs indicateurs sont suivis afin de répondre aux objectifs, tels que la morphologie et la granulométrie de la plage ainsi que le comportement des herbiers de spartine alterniflore (hauteur moyenne des plants, superficie). L'essentiel du travail est d'évaluer l'efficacité des enrochements à réduire le risque d'érosion et de submersion ainsi que leurs conséquences environnementales.

Dans une perspective de gestion durable du littoral, le projet servira de référence et proposera des solutions alternatives (e.g. recharge de plage) aux risques côtiers, adaptées selon les secteurs au besoin. Plus de détails à venir cet été avec le dépôt du mémoire !

Cartographie des herbiers à spartine alterniflore. Campagne terrain août 2016, l'Isle-aux-Coudres.

Crédit photo : Francis Bonnier Roy

Références
Affaires municipales et occupation du territoire. (2017). Répertoire des municipalités : L'Isle-aux-Coudres. Repéré à <http://www.mamrot.gouv.qc.ca/repertoire-des-municipalites/fiche/municipalite/16023/>

Mailloux, A. (2011). Histoire de l'île aux Coudres: Suivi de Promenade autour de l'île aux Coudres, n. Ed. Montréal, Canada : Lux.

Les Ladakhis... un brin Québécois?

DOMINIC CARBONNEAU

Difficile d'imaginer des peuples plus différents en apparence. L'un vivant le long des côtes du Saint-Laurent et l'autre à plus de 3000 mètres d'altitude, sur le plateau Tibétain. Pourtant.

Le Ladakh, ou pays des hautes passes, est une région montagneuse située au Nord de l'Inde. Les plus hautes montagnes du Monde encerclent cette région, la chaîne du Karakoram (dont le célèbre K2) au Nord et l'Himalaya au Sud. Ce paysage désertique possède une densité de population (3 habitants / Km²) semblable à celle du Canada (4 habitants / Km²), la vie y est étrangement paisible pour le deuxième pays le plus peuplé du monde.

Même si la réalité de nos deux peuples semble opposée sur toutes les facettes, il est étonnant de constater comment nous nous ressemblons sur beaucoup d'aspects. Notre dénominateur commun reste sans contredit la température. Cette variable influence grandement notre mode de vie, il en va de même pour eux. Contrairement au reste du pays, cette zone connaît des températures hivernales semblables à celles du Québec. Lorsque nous faisons l'ascension du Stok Kangri (6200 m), la température a baissé à

-10°C alors qu'à Delhi il faisait 50°C au même moment (mai)! L'hiver, à l'extérieur de la capitale du Ladakh, les familles ladakhis se rassemblent près du poêle où brûle un mélange de peuplier et de bouses de dzos (croisement entre un yak et une vache). On y boit le thé en attendant le printemps. L'alimentation de base à ce moment est la tsamba (farine d'orge), mélangée avec du thé au beurre pour créer un plat consistant.

En 2011, l'Inde comptait 860 langues dont seulement 22 sont officiellement reconnues par le gouvernement. Le ladakhi est toutefois peu semblable au tibétain, les textes sacrés ne peuvent généralement être lus que par les aînés et les moines. Malgré de nombreuses influences de langues extérieures, les Ladakhis sont complètement attachés à leur langue. Commencez-vous à vous reconnaître en nos homologues asiatiques ?

Le Ladakh a résisté à plusieurs guerres et invasions au cours des derniers siècles.



Malgré l'influence de plusieurs cultures, le Ladakh possède encore son caractère singulier, bien qu'il ait perdu son indépendance. De nos jours, les grandes décisions administratives sont centralisées à Delhi, une ville à des années lumières de la réalité du Ladakh. De plus, la région est parfois négligée par l'état de Jammu-et-Cachemire, dont le Ladakh fait partie, notamment dans l'attribution d'infrastructures comme les universités ou les bureaux ministériels.

La construction du barrage hydroélec-



Crédit photo : Dominic Carboneau



Crédit photo : Dominic Carboneau

trique d'Alchi a nécessité l'expertise d'ingénieurs et d'ouvriers ladakhis, cette tâche n'étant pas adaptée aux experts du Sud. Le barrage a été inauguré en 2014 et est aujourd'hui une fierté dans la région, apportant électricité et chauffage à des milliers de personnes dans cette zone reculée de l'Inde. Je retrouve un peu le Québec des années 60 dans cela, j'espère seulement qu'ils ne perdront pas cette étincelle de fierté et qu'ils en feront un beau grand feu. De nombreux projets d'énergie solaire de grande envergure sont également en cours. La région est en voie de devenir le leader indien du développement durable dans plusieurs secteurs, notamment dans l'énergie, la gestion des déchets et le tourisme. Tous ceux qui ont visité d'autres régions d'Inde trouveront certainement cela encourageant. Le Ladakh ne s'est ouvert au tourisme qu'en 1974, si bien que le « Petit Tibet » donne encore une impression de bout du monde malgré une forte présence militaire. Le Pakistan, la Chine et l'Inde réclament leur souveraineté sur le territoire depuis l'indépendance de l'Inde en 1947, de nombreuses guerres ont ravagé la région dans les dernières décennies. Pourtant, ces gens conservent une joie de vivre incroyable et une résilience à toute épreuve. Juley (ou jule, juleh, djoule) est un mot passe-partout signifiant à la fois merci, bonjour et au revoir. Au simple échange de ce mot, on se sent comme si toute la chaleur du Monde nous inondait les veines, un peu comme si Bouddha lui-même l'avait créé pour réconcilier le Monde.

Lorsqu'on m'a parlé du hockey au Ladakh, j'avoue avoir été très perplexe. En fait, je voyais mal comment on pouvait servir du poulet au beurre et du thé dans un aréna. Pourtant, notre sport national est aussi le sport le plus populaire auprès des Ladakhis, devançant même le cricket pratiqué en été. De nombreux autocollants représentant le drapeau canadien arborent les fenêtres. Après avoir questionné un ami ladakhi, j'ai appris que des joueurs de la ligue mineure venaient à chaque hiver frapper des rondelles au pays de Gandhi. Cette passion serait née des Ladakhi Scouts, une unité d'élite de l'armée indienne entraînée à défendre la frontière montagneuse indo-pakistanaise. Dans les années 1970, ces troupes se seraient fabriqués des lames de patins maison pour mettre sous

leurs bottes d'armée, en Inde on fait de tout avec rien. Mais ce n'est qu'avec la création du Ladakh Winter Sports Club en 1985 que le sport s'est vraiment organisé. Depuis, des tournois hivernaux internationaux s'organisent et la présence de joueurs européens et nord-américains a fait grimper les revenus du tourisme en hiver.

Ce que je raconte dans ce texte n'est qu'un fragment d'une culture complexe et fascinante. Malgré la barrière de la langue, ici il n'y a pas d'inconnus, seulement des amis qui ne se connaissent pas encore. Le Ladakh est tout à fait singulier, on y laisse

assurément une partie de soi.

Pour plus de photos consulter les pages du cahier central.



Crédit photo : Dominic Carboneau (www.domcarbo.com)

Ces grandes oubliées : Marie Tharp

CHARLOTTE GARNEAU

L'histoire commence dans les années 1910, lorsque le météorologiste Alfred Wegener publie la théorie, très mal acceptée, de la dérive des continents.

Dans les années 1940, une jeune femme nommée Marie Tharp poursuit une maîtrise en géologie à l'Université du Michigan, suivant sa passion de la cartographie et des sciences transmise par son père.

Entrer à l'université en sciences naturelles avait presque été un coup de chance pour elle, la grande majorité des hommes étant partis à la guerre. Elle savait cependant qu'elle devrait redoubler d'efforts pour avoir un travail dans son domaine d'étude après la guerre, les sciences de la Terre étant largement considérées comme un domaine d'hommes. Cependant, ses compétences ne

s'arrêtaient pas qu'à la géologie. Grâce à ses talents en dessin et à ses études en mathématiques, elle obtient un travail au Columbus University's Lamont Geological Laboratory. Le fondateur de ce laboratoire, Maurice Ewing, est un fervent amateur de terrain. Les sorties sur les navires de recherche sont par contre interdites à Marie, merci au sexisme de l'époque. Bruce Heezen est chargé de la récolte de données en mer. Marie, elle, compile les données des sonars et les illustre dans de magnifiques cartes. Émerveillée, elle voit alors la dorsale médio-atlantique s'ériger devant ses yeux. Marie établit alors le lien

entre ces résultats et la dérive des continents.

Bruce, en voyant les résultats, reste perplexe et les associe, ainsi que l'interprétation, à des commérages de filles. Ce n'est qu'après plusieurs autres preuves de l'expansion du plancher océanique qu'il commence à croire Marie - et qu'il prend tout le crédit du travail.

Marie Tharp est malheureusement restée dans l'ombre, mais s'est toujours considérée comme extrêmement chanceuse d'avoir vu les mystères de l'océan se dessiner devant elle.



Source : Lamont-Doherty Earth Observatory and the estate of Marie Tharp



Atlantic Ocean Floor par Bruce Heezen et Marie Tharp, National Geographic, juin 1968.



Credit photo : Dominic Carbonneau



Credit photo : Dominic Carbonneau



Crédit photo : Joëlle Voglimacci, Vue sur San José, Costa Rica



De l'importance de la littérature en géographie

ÉTIENNE GARIÉPY-GIROUARD

L'histoire de la géographie est marquée d'innombrables questionnements fondamentaux quant à la place de la discipline dans la science ainsi qu'à son exhaustivité et son objectivité.

À la base de ces remises en question, un problème demeure : la géographie se veut une science généraliste et intégratrice, mais est-il réellement possible d'étudier suffisamment le Monde, et tout ce qui le compose, pour prétendre le décrire dans son entièreté? Aussi, quels sont les moyens et les outils dont disposent les géographes afin d'arriver à le décrire le plus fidèlement possible? Ce sont là des interrogations qui guideront la réflexion que je vous invite à avoir à la lecture de cet article.

Tout d'abord, une considération primordiale à prendre en compte afin de répondre aux questions qui nous intéressent est le caractère représentatif de la géographie, voire de la science en général. Une représentation, contrairement à une présentation, n'est pas la réalité elle-même, mais plutôt une idée conceptualisée de celle-ci, qui peut donc être déformée, modifiée et corrompue, volontairement ou non. Il s'agit là en fait du concept central de l'allégorie de la caverne de Platon, symbole très fort que l'on peut facilement associer à la géographie, entre autre dans le cas des nombreuses représentations du Monde que peuvent nous offrir les cartes. En effet, elles sont simplement des idées du Monde parmi tant d'autres, toutes forgées, bien souvent inconsciemment, par l'origine, la subjectivité et les traits culturels de leur auteur, qu'on ne peut toutefois pas blâmer pour avoir de si nobles aspirations. Qui plus est, en plus d'être teintées de la subjectivité de leurs auteurs, les cartes peuvent aussi être interprétées de manières totalement différentes par ceux qui les regardent par la suite, et ce pour les mêmes raisons, qu'on peut attribuer à leur culture.

L'enjeu qui demeure consiste donc à tenter de trouver un moyen de combler les vides et les imprécisions laissés par les lacunes



Source : <http://mercator.bibl.ulaval.ca/>

de la science. C'est là que pour certains, la littérature et l'imaginaire entrent en jeu. Certes, la place prédominante qu'a prise la photographie dans la visualisation du Monde peut faire douter certains de la pertinence de l'imagination dans la géographie actuelle. Mais bien que celle-ci ait permis de voir le Monde sans avoir à se déplacer, d'abolir les frontières qui nous séparent des espaces et des paysages, elle reste une collection de fragments éparses de la réalité, qu'il peut être difficile d'interpréter sans mise en contexte. Bref, en aucun cas elles n'offrent un tableau complet de l'état du Monde. La géographie se situerait donc au point de rencontre des

images et de leur interprétation; son objectif principal concernerait la conjonction entre la représentation concrète des paysages, ainsi que de leurs particularités naturelles et anthropiques, et les impressions sensibles qu'ils ont laissées sur ceux qui y sont passés. C'est là que l'imaginaire prend toute son importance. Bien sûr, absolument rien dans celui-ci ne permet d'apporter davantage d'objectivité dans la description que la géographie fait du Monde, ce qui pose une autre interrogation fort intéressante : dans un contexte où les réflexions, qu'elles proviennent des sciences ou de l'imaginaire, émanent toutes des humains marqués par leur subjectivité,

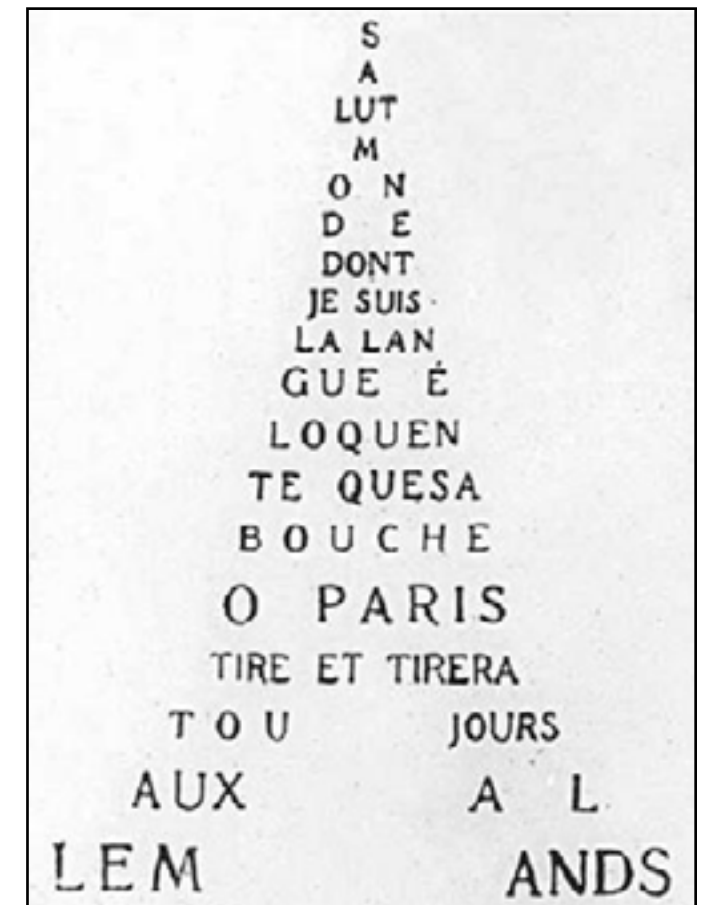
l'objectivité existe-elle réellement? Et donc doit-elle vraiment être au centre des préoccupations des scientifiques?

À la lumière de ces considérations, l'imaginaire et sa transmission par la littérature semblent des outils de premier ordre pour pallier aux limites des sciences. Dans l'histoire, on peut se référer à plusieurs explications par l'imaginaire de concepts et de phénomènes difficilement explicables. Une des plus importantes, dû à son âge, est très certainement la description qu'a faite Gérard Mercator du territoire difficilement atteignable qu'était l'Arctique à son époque. Il est clair que son interprétation de la réalité n'était pas juste et qu'elle était teintée de ses croyances, n'ayant lui-même jamais visité l'Arctique, mais le travail de recherche qu'il a opéré à travers les écrits des explorateurs du Nord et la tentative d'explication qu'il a faite des processus en action sur le territoire prouvent l'importance des impressions qu'il a eues à la lumière de ses lectures. Aussi, l'apport scientifique de certains géographes et écrivains, tel Louis-Edmond Hamelin au Québec, est attribuable au travail de création qu'ils ont réalisé en nommant des concepts pour lesquels on n'avait pas encore de terme précis. En effet, l'un des fondements d'une langue et d'une culture riche, ainsi que d'une bonne rigueur scientifique, est sans aucun doute de pouvoir nommer les choses telles qu'elles le sont.

Aujourd'hui, alors que la quasi-totalité de la planète est atteignable, qu'il est possible de confronter nos appréhensions à la réalité que l'on tentait de se représenter, il est difficile de résister à l'appel des paysages qui, sans les visiter, restent des créations de l'imagination. Quelle place occupe donc la littérature dans cette confrontation? Maintenant que le territoire qui nous intéresse est connu, qu'on l'a vécu, les rôles s'inversent, c'est sa réalité et ses spécificités qui teinteront les écrits des voyageurs. Pensons à l'Europe de Rilke, à l'Argentine de Borges, au Chili de Neruda ou au Paris de Prévert ou d'Apollinaire, tous des auteurs dont les œuvres sont directement influencées par l'esprit du lieu. Il devient ainsi fort intéressant d'étudier l'apport de la géographie dans la littérature afin de mieux comprendre la réalité de chaque espace. Sans le nommer directement, les œuvres littéraires

reflètent certainement les origines de son auteur, mais aussi le contexte dans lequel elles ont été écrites. C'est ce reflet de la réalité qu'il est fascinant d'analyser. D'un autre côté, certains croient que la littérature ne peut pas tout décrire. Rainer Maria Rilke écrit d'ailleurs que « la plupart des événements sont indicibles, ils s'accomplissent dans un espace où jamais un mot n'a pénétré » (Lettres à un jeune poète, 1929). Est-il donc seulement possible de décrire précisément le Monde si même l'imaginaire ne sait le faire?

Bien que la géographie ait pour objectif de présenter le Monde tel qu'il est, force est de constater que, même avec tous les moyens auxquels elle a accès, qu'ils soient empiriques ou teintés de l'imaginaire, les descriptions qu'elle fait des espaces restent, du moins jusqu'à aujourd'hui, toujours des représentations.



Source : Apollinaire, G. Calligrammes, 1918.

À la conquête de la faune acadienne

MARC-OLIVIER CREVIER

Lu dans un truck stop à l'Île-du-Prince-Édouard :

Silence is gold. Duct tape is silver.

D'entrée de jeu, il est primordial pour moi de vous faire part de ma grande passion pour l'auto-stop. Cette alternative pour se déplacer du point A au point B est trippante, enrichissante et me rappelle l'expression *carpe diem*. Le pouce, c'est l'ouverture, les rencontres, la passion et le respect. Qui plus est, c'est la façon de voyager la plus sociale, la plus économique et certainement la plus écologique, puisque tu occupes un espace vacant d'un véhicule qui, anyway, s'en allait dans la même direction que toi. Avec peu de matériel, certains nous considèrent comme de simples squatteurs, des petits racailleux... Mais ceux qui décident de nous prendre sur l'accotement rencontrent souvent des personnes avec une bonne culture générale, de bons conteurs et de bons philosophes. Le pouce doit apprendre à se valoriser par sa personnalité. Sentez-vous étrangers et aillez l'humilité d'être régulièrement aidés, voire récompensés par plusieurs mécènes ; que ce soit avec de la nourriture, un hébergement et même de l'argent. Ceux-ci s'improviseront guides touristiques. Faites preuve d'une ouverture d'esprit propice à toutes sortes de rencontres, et savourez le plaisir d'une relation à autrui moins fictive que celle qui nous est proposée dans un monde où l'Homo Sedentaris prédomine. La sédentarité est remplie d'habitudes psychosociales envahissantes ! Le voyage, c'est accéder à un monde spontané tout en perdant progressivement ce qui conforte notre identité. Soyez attentifs aux conducteurs. Une simple conversation de 4,5 secondes vous permettra de feeler si cette personne est dangereuse, en plus de constater si elle est bavarde, pensive, ou plutôt musicale. La tracasserie majeure en stop, c'est qu'il faut faire la conversation à des tas de gens, leur montrer qu'ils ne se sont

pas trompés en nous prenant à leur bord. Il faut quasiment les amuser, parfois, et tout ça, c'est lourd quand on va loin et que c'est la cinquième ride que t'as faite dans ta journée. Si j'ai l'air tant passionné par ce mode alternatif de transport, c'est qu'avec un peu de recul, je constate que mes voyages n'auraient pas été autant gorgés d'anecdotes si j'avais pris un autre moyen de déplacement. Pour moi, c'est une philosophie, un art, où l'expérience est à l'avant-plan. Ceci dit, ce n'était pas ma première expérience de pouce. En ce sens, j'ai fait le tour de l'Islande avec ma copine en 2014 et la traversée du Canada jusqu'à Tofino en 2015.

La force intérieure qui me pousse à voyager est certainement l'idée du mouvement et la question de l'altérité (la rencontre de l'autre). Cette question de l'altérité est intrinsèquement liée au concept de se déplacer dans l'espace. En ce sens, il est impossible d'aller vers l'autre sans bouger notre corps. Ainsi, marcher, penser et avancer sont pour ma part mes forces intérieures qui me poussent à voyager. Ce sentiment de fourmillement dans les jambes, cette pulsion de curiosité et cette soif de vouloir connaître me procurent certainement des élancements dans l'esprit. Pour moi, il y a une stimulation réciproque entre les pensées et le déplacement. Selon Nietzsche, le mouvement de l'esprit est inséparable des mouvements physiques. Cette affirmation est au cœur du nomadisme intellectuel. Ainsi, l'altérité modifie la perspective dans la compréhension acquise de celle-ci. À travers sa définition, on constate que tout ce qui n'est pas moi est autre. Ceci dit, il va de soi que l'altérité est un concept extrêmement large. Exhaustivement, elle inclut la culture perçue, les imprévus, le territoire traversé,

les personnages rencontrés, qui viennent perturber les perceptions du voyageur lors de son périple. C'est avec ce concept en poche ainsi que mon back pack de 40 litres que j'ai pris d'assaut la route pour aller rejoindre les Îles-de-la-Madeleine su'l pouce. Mais pourquoi les îles ? Possiblement pour y vivre l'insularité ! Ce sentiment qui te fait sentir à l'extérieur de cette continentalité étouffante. J'avais envie de voir une culture de pêcheurs, de faire des feux sur le littoral, de regarder le Golfe toute la journée, de me baigner dans les eaux les plus chaudes du Québec, de boire d'la bière sur des chaises de camping sur le balcon d'une roulotte, de sauter des falaises à m'en fendre le frein supérieur de la lèvre, d'écouter du Suroît (l'équivalent madelinot de La Bottine Souriante), de boire de la flatoune à l'abri de la tempête pour déjeuner, de siroter du café au Café de la grave pendant 4 heures et de ne pas avoir peur d'avoir rien raté. Et oui, aux îles tu n'as pas l'heure, tu as le temps. En fait, je ne voulais pas m'faire chier avec les activités à faire et les choses à voir. Je voulais juste être ailleurs sans me préoccuper des circuits touristiques de cage à poules. Ce genre de circuit que l'occidental moyen s'arracherait les cheveux de la tête à entendre « T'es pas allé là pis t'as pas visité ça ??? ». Ceci étant dit, vous parler de mon voyage est certainement mon leitmotiv pour vous transmettre ma philosophie du voyage. Sans trop s'enfarger dans les fleurs du tapis, j'ai décidé de vous raconter mon périple sous la forme simple d'un poème. En ce qui a trait aux photos, allez voir de vos propres yeux, ça en vaut bien plus la peine qu'une simple photo non représentative en noir et blanc.

À Amqui, j'ai attrapé une chauve-souris
Me parle de métal et de corporels graffitis
Cheveux planaires, indigos, sans bigoudis
Cigarette parfumée avec les yeux rougis

Au Nouveau-Brunswick, il y a un porc-épic
Roule un barreau de chaise, prends mon Bic
Sur la route, cherche un char blue electric...
Real Guitar, anglo-franco fort sympathique

À Cap-Pelé, j'voer un condylure étoilé
Par le toit ouvrant, corps morts éjectés
Fuck the police, gloire à l'autochtonéité
Ya woman, voilà l'pont des confédérés

Sur le pont, je transite avec un hérisson
Are you going to the island ! d'un fort ton
Sexto au volant, à minuit, pas un seul son
Le malaise s'échoue à Borden-Carleton

À l'Île-du-Prince-Édouard, d'un royal cafard
La royauté m'assujettissant à un porte-étendard
Pas question qu'on capitule, tous aux remparts
Souris, amène-moi au royaume des homards

Sur la route, s'échoue un gros mammoth
Hurlant et souriant, le back pack dans voûte
À l'extrémité du 53 pieds, ridant l'autoroute
Défiant ses assureurs ainsi qu'la banqueroute

À Miramichi, y'avait une gang de souris,
Dans la nuit, beaucoup trop d'bruit,
Pas l'choix, le cimetière nous réunit,
Bon matin, me dit l'épitaphe d'un New-Bee

À Campbellton, un huard autochtone,
Francophone, pas au service de l'hexagone,
Crise d'Oka, fier comme un pylône,
À l'extrémité d'un pont, tenant son gun

Nous sommes revenus à Rimouski,
T-shirt crasse, sentant l'punk, ravis
Cette faune acadienne, enfin réunie,
Cette expérience d'altérité, réussie.

Déconstruire l'appareil académique

ALEXANDRE THÉBERGE

Questionner la science, ce n'est pas mettre en doute la validité ou la justesse d'une hypothèse scientifique, mais s'attaquer à ses fondements. Certains n'y verront aucun intérêt : pourquoi questionner l'entreprise la plus exacte et la plus certaine de la connaissance ? Là est l'héritage de la philosophie; les philosophes ne digèrent tout simplement pas les certitudes.

En effet, une enquête approfondie des phénomènes dévoile toujours une part de subjectivité chez l'observateur et la méthode scientifique n'y fait pas exception. Est-ce légitime de douter du système universitaire et de la science, mais surtout, jusqu'où est-il possible d'aller pour caractériser la subjectivité scientifique au sein de l'appareil académique ? Jusqu'à tout récemment, j'ai perçu et admis l'université comme étant le lieu de production d'une connaissance scientifique juste, vraie et indépendante. Cependant, trois raisons majeures me forcent à réfléchir sur l'intégrité de cette connaissance scientifique. Il s'agit de trois *a priori*, qui doivent évidemment être nuancés. Premièrement, la connaissance désintéressée n'est pas possible à l'université, car toutes les recherches sont orientées selon les modes de financement. Or, une connaissance intéressée et orientée est, en soi, contradictoire au concept d'objectivité. Deuxièmement la connaissance scientifique est de plus en plus pointue et les intellectuels, de plus en plus spécialisés. Ainsi, les scientifiques se détachent d'une vision globale du Monde et il en résulte que la vue d'ensemble des champs disciplinaires se désorganise. Troisièmement, l'écriture universitaire est en mauvaise santé. Ce qu'il en reste ne se tient debout que par une terminologie opaque et exclusive. Sans oublier que l'enseignement repose dorénavant sur une suite de diapositives rivées à une ligne directrice bien souvent vaporeuse. Ces trois problèmes correspondent à une version simplifiée de la réalité ; le but de l'enquête étant justement d'en peser la valeur et de les examiner. Je dois préciser que douter de l'université n'implique pas une réfutation du système, mais plutôt la volonté de retrouver une vision intègre de la situation, dans le but de l'améliorer.

Je me souviens d'un débat publique où quelqu'un avait demandé sur un ton ironique : « qu'est-ce que l'université, sinon la dis-

cussion entre un élève et un professeur ? ». La réalité démontre qu'il s'agit d'une image beaucoup trop romantique. Toutefois, je persiste à croire que la discussion reste la meilleure méthode pour comprendre les rouages de la science universitaire. Ainsi, afin d'alimenter cette réflexion, j'ai partagé mes doutes, sous la forme d'un questionnaire, à trois professeurs et chercheurs du département de biologie, chimie et de géographie à l'UQAR, que je remercie d'ailleurs pour leur collaboration.

La connaissance intéressée est-elle mauvaise ?

Bien que sa connotation populaire fasse appel à la curiosité (ex : je suis intéressé par ce que tu dis), le terme « intérêt » a une dimension utilitariste et signifie qu'on en tire des bénéfices – très souvent monétaires. La raison d'être de la connaissance intéressée n'est donc pas d'atteindre la vérité, mais d'obtenir autres choses... C'est en ce sens qu'on dit que l'intérêt empêche toute objectivité. Plus précisément, c'est le pôle économique qui exerce une force d'attraction non-négligeable sur la production scientifique et peut-être est-ce même une force supérieure à celle déployée par le pôle intellectuel.

Ce qui est fâcheux, c'est que malgré cet élan de vérité, la vraie question est de savoir si une connaissance désintéressée est réalisable. Pour répondre à ceci, une évidence doit être soulignée, c'est qu'il n'y a pas de recherches sans subventions, la plupart du temps issues de programmes gouvernementaux. Or, dans un monde où les ressources sont limitées, il faut déterminer qui doit bénéficier de ce soutien financier. Il serait effectivement inacceptable pour une société de fournir des fonds à n'importe quel projet, aussi farfelu soit-il. Maintenant, quels sont les critères avec lesquels on prend de telles décisions ? En ce qui concerne les subventions gouvernementales, les différents

programmes (ex. : CRSNG, FQRNT) auront souvent de grands axes de recherche auxquels ils accorderont plus d'importance dans la sélection. Les critères, par ailleurs très quantitatifs, s'intéressent aux publications, présentations ou collaborations. Puisqu'ils compétitionnent en vue des mêmes subventions, il est inévitable que les professeurs subissent des pressions pour publier. La question reste d'ailleurs ouverte à savoir si le professeur se crée cette pression lui-même ou s'il la subit. Dans son livre intitulé *la Médiocratie* – en partie à l'origine de ce texte –, Alain Denault, docteur en philosophie et ancien professeur à l'UQAM, souligne que les règles de cet appareil académique sont souvent floues : « le tout passe par la participation à certains rituels qui ne sont pas obligatoires (se montrer à telle soirée, contribuer ostensiblement au financement de telle association caritative, féliciter tel collègue pour son excellent article qu'on n'a pas lu) et marque un rapport de loyauté à un corps, à un réseau, à un tout ». Voulant tirer ses épingles du jeu, le chercheur s'investit au sein de ce manège académique où il jouera le rôle d'entrepreneur.

Cependant, sans cette Grande-roue, comment fait-on pour décider quel projet vaut la peine d'être financé ? Malgré tout, le système actuel donne un bon aperçu, bien qu'indirectement, de la condition du chercheur, c'est-à-dire s'il est efficace et s'il produit de la connaissance. On ne doit pas oublier que le chercheur a un rôle social et que la comptabilisation des publications est une manière d'évaluer si le savoir est re-diffusé vers la société. Selon Martin-Hugues Saint-Laurent, professeur en biologie, le problème est ailleurs et il est accentué par le programme des chaires de recherche du Canada, mis sur pied en 2000. Si le rapport entre les deux tâches du professeur/chercheur tourne normalement autour de 50/50, le titulaire d'une chaire de recherche, quant à lui, peut donner

moins de cours. Ceci ouvre la compétition, pour les mêmes subventions, à des professeurs « qui ont trois fois plus de temps pour produire ». Par ailleurs, bien que la recherche soit orientée par ses modes de financement, M. Saint-Laurent ajoute que rien n'empêche aux chercheurs d'utiliser une somme d'argent reçue pour un projet appliqué et d'en tirer des connaissances fondamentales. L'idée est essentiellement de mieux exploiter les bases de données récoltées, plutôt que d'en extraire 10% et de sauter à la prochaine campagne. Il y a une prise de conscience à faire afin de « tordre [pour en extraire le jus] et revoir son design de données pour lui donner un sens théorique ». Ceci tend à démontrer qu'en étant performant il est possible d'utiliser à son avantage l'énergie générée par cette machine académique – la connaissance intéressée. Enfin, ceci propose que la connaissance fondamentale n'est, à l'heure qu'il est, qu'un surplus.

La spécialisation peut-elle dénaturer l'organisation de la connaissance ?

La spécialisation est un phénomène qui s'explique simplement : il est strictement impossible de constituer une vision complète de la connaissance. On peut à peine tout connaître d'une seule discipline tellement la masse documentaire est démesurée. En fait c'est impossible de s'affirmer expert dans plus d'un domaine. De nouveaux chapitres apparaissent chaque jour et il faudrait consacrer sa vie à la lecture pour rester « au fait ». Cela peut-il avoir un impact sur l'organisation globale de la connaissance ? Francis Gauthier, professeur en géographie, ajoute que la course aux publications force les chercheurs à diffuser, petit à petit, « des bouts d'équations », plutôt que d'attendre et de publier une histoire plus étoffée. Ces publications fragmentées n'aident pas non plus à une compréhension globale des phénomènes. Pour toutes ces raisons, les experts n'ont plus qu'une vision limitée du monde et n'essaient même plus d'accéder à une vue d'ensemble du savoir produit.

Encore une fois, malgré cette quête de vérité intégrale, il faut admettre que la spécialisation est inévitable si on ne veut pas freiner le progrès scientifique. Thomas Buffin-Bélanger, également professeur en géographie, précise que la spécialisation permet à un individu de décrire un phénomène avec un niveau de détail que personne n'aurait pu atteindre avant. Le spécialiste est donc « nécessaire pour s'attaquer à des problèmes complexes ». La spécialisation

n'en est pas moins une œillère et la solution à ce problème est sans aucun doute la collaboration, permettant d'élargir sa perspective. En fait, la science est plus collaborative que jamais et le nombre d'auteurs sur la couverture de chaque article le démontre sans aucun doute – en autant qu'il ne s'agisse pas seulement d'échanger une base de données. M. Buffin-Bélanger poursuit en proposant qu'on doit dissocier « spécialisation » et « connaissance » puisque la première est lié à l'individu et la deuxième, à un champs. La globalité des connaissances scientifiques est donc accessible par son articulation communautaire et collaborative. La science incarne-t-elle une entité autonome que personne ne vient à bout de comprendre ?

Malgré tout, je persiste à croire que la complexité est l'effort qui relie ce qui est disjoint; penser le Monde à l'extérieur même de l'idée de système. Les champs disciplinaires peuvent être comparés à une bibliothèque immense dont personne, individuellement, ne connaît l'envergure. À mon sens, pour que la connaissance et sa complexité soient organisées, elle doit être pensée par un individu. Une partie de cette synthèse ne peut être effectuée que par le genre de l'essai. L'essayiste est donc, par analogie, le bibliothécaire des champs disciplinaires.

L'écriture disparaît de l'université

L'écriture universitaire est mal en point : Denault affirme d'abord qu'elle est parmi les plus impénétrables de la langue et il poursuit ainsi : « cette écriture calibrée, neutre et à la mode, se veut conforme aux standards du milieu ». Il fait ici référence aux différents paradigmes à la mode qu'il faut respecter pour se faire apprécier de ses pairs. De plus, s'il est vrai qu'il faut redonner à la société, il est tout aussi vrai que les textes universitaires sont opaques et illisibles pour la plupart. L'opinion contraire consiste à défendre l'utilisation intensive de la terminologie et une homogénéisation des termes, permettant de lire les textes beaucoup plus rapidement dans un monde où de nouveaux articles sont publiés à chaque heure. Malgré ce genre standardisé, M. Buffin-Bélanger affirme que le rédacteur peut quand même faire preuve de créativité. Pour ainsi dire, les contraintes donnent un accès original à la créativité, souligne-t-il, en rapellant le livre de George Perec, entièrement constitué d'un palindrome.

En ce qui concerne la qualité de l'écriture des étudiants, M. Saint-Laurent observe une « dérive de l'orthographe ». Comme l'université

est de plus en plus accessible, M. Gauthier perçoit que le niveau d'écriture de la population s'est « moyenné » – ce qui n'est pas contradictoire avec les propos tenus dans *la Médiocratie*. Si, auparavant, un plus petit nombre d'étudiants avaient une écriture impeccable, aujourd'hui un plus grand nombre d'étudiants ont une écriture moyenne. Certains professeurs interprètent là un désengagement de la part des étudiants. L'écriture et la phrase disparaissent aussi de l'enseignement lui-même. Bien qu'en général le professeur « raconte une histoire autour du diaporama », trop souvent la béquille informatique constitue le pilier central de la présentation orale, enlevant toute autonomie à l'objet discursif. Il est tout de même vrai qu'auprès de l'enquête quantitative, les figures et les schémas visuels parviennent à exprimer des représentations et des nuances plus rapidement que la parole.

Comment peut-on être de meilleurs étudiants ?

La critique doit être accompagnée de solutions. L'aspect le plus bénéfique d'un texte est ce qu'il parvient à construire, en érigeant des idées complexes. Au contraire, la matière enseignée, essentiellement quantitative et analytique, est souvent centrée sur la déconstruction des différents systèmes. Il est cependant essentiel de fournir des efforts pour construire une vision globale et originale de la connaissance – ce qui n'est pas enseigné à l'école.

De toute façon, que signifie être un « meilleur étudiant », sinon travailler fort et obtenir de bon résultats académiques ? Ce qui importe, c'est de se comporter en intellectuels plus lucides. L'université ne contribue pas vraiment à forger des esprits critiques ; n'en déplaît à l'institution, qui investit une somme phénoménale pour chaque étudiant et, conséquemment, fait de nous des « privilégiés », responsables, en quelque sorte, de nous insérer dans le marché du travail. En lisant Denault affirmer que « les universitaires [sont] devenus incapables de conscience critique », j'ai pensé qu'il était nécessaire de procéder à un exercice critique. Il s'agit d'un enjeu concernant l'éducation, concernant l'économie et la science, qui doit être discuté. Que l'avenir nous réserve-t-il dans un monde de mieux en mieux documenté, mais de moins en moins bien compris; la compréhension étant diluée dans un flux d'information toujours plus grand ?

Les Heures

DAVID L. TREMBLAY

Car aujourd'hui n'était pas une journée comme les autres.

Le vent était féroce; la mer, dans une colère sombre; les vagues frappaient le littoral dans un grondement perpétuel sourd. La pluie glaciale transperçait l'âme de ceux qui avait eu le malheur de ne pas s'être réfugiés avant la tempête. L'homme contemplait la courte plage, ravagée par le temps maudit. Les conifères, qu'on distinguait à peine, ployaient sous l'effet des bourrasques déchaînées provenant du Golfe.

La première heure fut marquée par l'apparition des débris de bois, mêlés aux algues arrachées du fond du fleuve. L'homme regardait, sans surprise, sans émotion aucune, l'esprit toutefois tourmenté par autre chose que la température. Scène surprenante : il tenait toujours le bouquet de fleurs sauvages qu'il avait cueillies dans la matinée, lorsque l'automne tardif n'annonçait pas encore la rage de la nature.

Il savait, mais ne voulait pas savoir. Il voulait espérer toujours, mais n'espérait plus.

S'il y avait à peine quelques heures, tous cherchaient refuge à l'arrivée de la tempête, l'homme, lui, était resté droit, tel un piquet, sur le quai, convaincu, attendant, espérant, haletant.

Ni la pluie, ni le vent, ni le froid, ni l'immensité du St-Laurent devant lui n'avait su ébranler la conviction qui l'étreignait. La certitude qu'elle arriverait, l'autre moitié de son cœur. Seul le temps, lui qu'on oublie trop souvent, avait su accomplir son rôle ingrat du désespoir. Il s'écoulait, cruel, arrogant, ce Temps, qui s'était posté à l'épaule de l'homme, instiguant le doute, confirmant l'horreur, la peur.

C'était lui, à la base, qui avait fait la promesse de ne pas retourner en mer. La mer, lui avait-elle dit, était le danger, la mort quasi certaine. Elle en avait une peur malade. Quelle ironie.

Dépourvu d'émotions, car désormais dépourvu de son âme, l'homme le sentait, il était descendu doucement sur la plage de la petite crique, là où il savait que tous les débris d'épaves des environs finissaient par échouer en cas de mauvais temps.

La première heure, donc, marquée par les morceaux de bois qui venaient s'échouer, contribua à ouvrir encore la plaie émotionnelle qui lui serait fatale. Puis, la deuxième heure se caractérisa par l'arrivée de débris encore plus gros : des morceaux entiers de pièces de bateau, des lambeaux de voiles déchirés, des barils encore pleins.

Les gens viendraient par la suite récupérer les restes pour les revendre ou en faire autre chose. Le malheur des uns fait le bonheur des autres. Il le savait, ça aussi, pour l'avoir constaté souvent dans sa courte vie.

Les dépouilles, quant à elles, viendraient successivement, leur nombre incomplet, insatisfaisant, cruel aussi, la majorité des passagers ayant probablement coulé au fond des eaux salées presque glacées du fleuve St-Laurent.

La troisième heure fut celle où l'homme, les lèvres bleues de froid, par automatisme, lâcha doucement le

bouquet, ou ce qu'il en restait, qui partit au vent presque instantanément. Il s'avança par la suite vers l'eau. Se mouillant jusqu'aux genoux, il y marchait en dépit des vagues monstrueuses, gigantesques, qui le firent tomber à maintes reprises. Rapidement il ne sentit plus les extrémités de son corps, mais ça lui était égal.

« Comme toutes ces victimes, comme tous les naufragés, comme ma douce, Océan, Mer, St-Laurent, prends-moi. Je te donne ma vie, je te donne mon existence, qui ne vaut plus rien déjà. Tu m'as déjà tout pris, malgré mon jeune âge, tu m'as déjà pris l'amour de ma vie, l'ensemble de mes espoirs, tu m'as nargué, Fleuve, même les parois rocheuses et escarpées de la Côte ne veulent pas de toi, plongeant, presque boudeuses, dans tes eaux viles et froides, peuplées de créatures mythiques. L'Enfer n'est pas les flammes, l'Enfer c'est le froid, Fleuve, l'Enfer c'est toi. Amène-moi dans ton Enfer marin, je ne veux plus de la Terre, je ne veux plus de la Côte, je veux mourir avec ma douce! »

Alors, pour répondre à sa demande, une vague, plus grosse que les autres, happa l'homme, qui disparut instantanément sous les flots, avalé par un géant avide, insatiable.

À la quatrième heure, la tempête se calma presque tout d'un coup. Comme si la nature se montrait soudainement clémente, laissant déjà place à des éclaircies de soleil, et à un vent beaucoup plus doux et habituel sur la Côte-Nord. Lorsque les habitants sortirent, ils constatèrent, sans surprise, que la petite plage était jonchée des débris du navire qui avait tenté d'accoster malgré le mauvais temps. Un autre naufrage inévitable. Peu de dépouilles toutefois, ce qui contribua à diminuer la culpabilité des opportunistes venus ramasser les fragments devenus trésors.

Si l'homme avait été là, une pièce aurait pu attirer son attention dans les décombres : une robe bleue, admirablement conservée, ayant sûrement appartenu à une naufragée, noyée, sur laquelle était cousu un pendentif en or. Il aurait alors été possible d'ouvrir le bijou et, ce faisant, découvrir un bout de papier, épargné par la mer, sur lequel il serait inscrit :

Nous serons unis mon amour, jusqu'à la mort

Geoffroi, 1703

Écris un article pour l'édition d'automne prochain !

Bienvenue aux étudiants de tous les programmes ayant un intérêt pour l'environnement
Article de science, vulgarisation, récit de voyage, essai, critique, création littéraire, photographies, art visuel...

SPÉCIFICITÉS

- Deux pages à simple interligne (incluant les images)
- Times new roman (12)
- Images à part (bonne qualité)

Contactez-nous ou faites parvenir votre article à geoui.dire@gmail.com.

L'année 2016-2017 en photos!

